

The emotional range in all three Margaret novels is limited; melodrama looms during action highpoints. The language tends to be unenriched, sometimes trite ("a hearty breakfast"), and occasionally twee ("baby deer"). Though not always fully fleshed, Hunter's characters normally act from understandable motives. The teenaged Margaret's first-person narrative is often humorous and engaging and Hunter's overall style, though spare, is consistent, and accessible to readers from about age nine through to junior high.

Fans of Laura Ingalls Wilder's "Little House" books may be expected to take the Margaret trilogy to their hearts for their similar homespun simplicity, unequivocal morality, and warm family feeling, satisfying resolutions and quick dispatch of serious problems. Although without the depth of Montgomery's famous heroine, Margaret shares with spunky Anne her forthrightness, her sharply-honed sense of justice, and her desire to realize sometimes unsupported educational goals. Margaret, like Laura and Anne, is comfortingly portrayed as a girl who is bound to win through to happiness. Looking at the excellent photographic covers of this paperback reissue, one cannot help thinking what a wonderful television series the creators of the Avonlea programmes could make of Hunter's novels.

**Dinah Gough** is the Head of Children's Services at the Oshawa Public Library.

#### RITE DE PASSAGE

**Le coeur en bataille.** Marie-Francine Hébert. Montréal, La courte échelle, 1990. 152 pp., broché. ISBN 2-89021-122-3.

*Le coeur en bataille* est le septième livre publié par Marie-Francine Hébert chez La courte échelle et fait partie de la collection Roman +. Ce texte, qui est destiné aux jeunes lecteurs à partir de treize ans, nous raconte la vie quotidienne – ordinaire, bien sûr, mais toujours très intéressante et mouvementée – de Léa, une jeune fille qui souffre toutes les douleurs associées aux rites de passage entre l'enfance et l'âge adulte.

Léa et son frère Max sont des adolescents tout à fait typiques. Leur mère est pédiatre; leur père est professeur. Mais la vie de Léa, au commencement du roman, n'est pas du tout heureuse. En effet, même les titres des chapitres indiquent clairement le chagrin de la jeune protagoniste et annoncent le voyage psychologique progressif qui débouchera finalement sur une attitude plus heureuse, plus indépendante, plus équilibrée: "Qui m'aime?", "La course contre la peine," "Si j'étais ma mère," "Touchez-moi, quelqu'un," "Papa, viens chercher ta fille!", "Un puits sans fond," "Le tunnel de lumière," "Sauve qui peut l'amour," et "Allô! c'est moi."

La grande question que se pose Léa est, en effet, signalée par le titre du premier chapitre: "Qui m'aime?" Autrefois, elle passait des heures avec son frère qui avait l'habitude de la taquiner; autrefois, elle avait une meilleure amie, Isa, qui était comme une soeur. Mais maintenant Max et Isa sont amoureux l'un de l'autre et Léa se sent abandonnée. Il lui semble également que sa mère est occupée à secourir tout le monde à part elle et que l'ancienne tendresse de son père a maintenant disparu pour laisser toute la place à des leçons de morale. Et puis, surtout, il y a le grand problème des garçons: "...il n'y en a pas un seul qui daigne jeter le moindre regard sur moi. Je suis bien trop ordinaire" (p. 17).

Le rêve que fait Léa au début du texte est symbolique de son état psychologique et nous donne en même temps la motivation de l'intrigue du roman. Dans son rêve, elle s'ennuie toute seule à la maison quand elle entend un énorme bruit d'explosion et que la terre se met à trembler. Elle ouvre la porte pour sortir, mais il n'y a plus de marches, plus de perron, rien. Léa se réveille juste au moment où, dans son cauchemar, elle s'agrippe au chambranle, pour ne pas être aspirée par le vertige. En effet, elle se trouve au moment où l'adolescente est prête à faire ses premiers pas indépendants, à "sortir" de la maison familiale. D'une part, c'est un moment prévisible et normal pour Léa (elle est intelligente, bien aimée par ses parents et son frère; elle a de bons copains à l'école, une meilleure amie; elle a de très beaux cheveux longs; elle aime courir en écoutant son walkman), mais, d'autre part, c'est un moment terrifiant, le moment où la fille se sent tout à fait seule, très loin de la sécurité de sa vie infantine. Léa explique qu'elle passe ses journées à faire semblant de rien, qu'elle garde son walkman sur les oreilles parce qu'elle a peur de se mettre à pleurer sans plus pouvoir s'arrêter. Selon elle, ses parents et ses profs appellent ça "être raisonnable" mais elle dit qu'un beau jour elle va éclater. ("J'en ai plus qu'assez de jouer les bonnes filles pour être aimée. De toute façon, ça ne marche pas" (p. 14).

Au cours du roman, Léa essaie donc de se définir comme un être indépendant et d'établir de nouveaux rapports avec ses parents et ses amis. Elle réussit, après bien des difficultés, à rétablir, mais sur un plan plus adulte, la complicité avec son frère et son amie Isa. Elle reconnaît aussi que ses parents ne sont pas parfaits – mais qu'ils sont quand même toujours là pour elle. Et, bien sûr, elle trouve son premier amour, Bruno Yves, "le plus beau gars de l'école."

Les thèmes de ce roman pour adolescents sont typiques: la distance qui s'ouvre entre les enfants de treize ans et leurs parents, la tendance des filles ou des garçons de cet âge à se sentir isolés et seuls, leur manque d'amour-propre, les difficultés de la vie "amoureuse," et la confusion devant le corps en proie aux changements physiologiques souvent bouleversants ("Depuis que j'ai deux petites bosses de chair sur la poitrine, tout le monde en fait une montagne. Depuis que j'ai mes règles, c'est comme si j'avais la lèpre ou le sida. Mon père

n'ose plus me toucher et il a une peur bleue que quelqu'un d'autre le fasse" (p. 17).

Pour Léa, à la fin du roman, au moment de passer la porte de la maison pour aller à son premier rendez-vous d'amour, le cauchemar du commencement du texte lui revient à l'esprit et elle se retient un moment, incapable d'avancer plus loin. Mais elle prend finalement une bonne respiration et sort en claquant la porte "assez fort que [s]a peur s'écroule comme un château de cartes" (p. 147). Ce récit, une sorte de *bildungsroman* contemporain en miniature, présente une lecture riche en expériences qui sera appréciée surtout par les filles de douze ou treize ans.

**Lynn Kettler Penrod** est professeur agrégée à l'Université de l'Alberta où elle enseigne la littérature de jeunesse et la littérature française du vingtième siècle. Elle est aussi avocate avec Durocher, Maccagno, Arès, Manning, Lynass, Carr & Simpson, avocats et notaires, à Edmonton.

#### SCI-FI PLUS

**The live-forever machine.** Kenneth Oppel. Kids Can Press, 1990. 223 pp., \$4.95 paper. ISBN 1-55074-010-5.

Kenneth Oppel's *The live-forever machine* is a neatly crafted story that weaves together elements of the traditional epic, science fiction, and the contemporary adolescent novel. The story focuses on Eric, who lives with his father in a broken down house surrounded on all sides by modern highrises. Eric's house signals the past in which his father lives, writing stories about Eric's mother, who had died mysteriously some years earlier.

Eric spends a great deal of time in the museum, where he encounters two people, a boy and a man – each of whom has learned the secret of immortality. But the boy, Alexander, is a lover of the past, and to this end hordes the great treasures of history deep under the city; the man, Coil, wants to destroy the past; he looks only to the future.

The novel's action derives from the struggle to control the "live-forever machine," which had given both Alexander and Coil immortality. Eric, at first the willing pawn of Alexander, learns that Alexander in his holding on to the past is just as misguided as Coil. Consequently when Eric learns that his mother committed suicide, he is better able to respond to his father, who has been shaped in the present by obsessive concern with the past.

To a certain extent, the conflict of old and new is a bit tired. The idea of a desperate struggle of two almost allegorical figures representing the past and the future is hardly original. The accomplishment of the story is that Oppel convincingly brings the conflict into the modern urban world, integrating it with the very personal issues that Eric faces in living with a father who has